

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

MAI 2026

N°382

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

La fraternité a-t-elle encore un sens ?

4 ARTS

Siegfried, le héros qui apporte la paix par l'amour



7 SOCIÉTÉ

L'Éducation devrait-elle se recentrer sur la sagesse plutôt que sur la connaissance ?

9 PHILOSOPHIE

Platon et le secret des pythagoriciens



11 CIVILISATIONS

Au cœur du chaos, garder son âme
Les Kogis et la fidélité créatrice

15 SOCIÉTÉ

Ce que la science et la technologie
ne peuvent nous apporter

17 SYMBOLISME

Le symbole de Gilgamesh, l'homme
qui ne pouvait pas mourir

22 PHILOSOPHIE

Science et philosophie



24 À LIRE

Apocalypse, passage d'un monde à
l'autre



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone

La fraternité a-t-elle encore un sens ?

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Lorsque Montesquieu écrit en 1748 dans *De l'esprit des lois* que les républiques reposent sur la vertu et la capacité à préférer l'intérêt commun à l'intérêt particulier, il posait alors une exigence forte pour la vie collective. Aujourd'hui, cette exigence s'efface, mais jamais nous n'avons eu autant besoin d'apprendre à nous relier. Une enquête de l'IFOP de mars 2026 le montre clairement : 46 % des Français placent la liberté en tête de la devise républicaine, 35 % l'égalité... et seulement 19 % la fraternité. Autrement dit, plus le monde devient incertain, plus nous valorisons ce qui nous protège individuellement, et moins nous choisissons ce qui nous relie. Rien d'étonnant dans un monde structuré par les intérêts particuliers, où penser d'abord à soi est devenu la norme. Pourtant, comme le rappelle Edgar Morin, « *la fraternité est une nécessité anthropologique* ». Dans un monde traversé par la peur, les replis identitaires et les violences, elle n'est plus un idéal moral, mais une condition de survie.

C'est tout le paradoxe de la fraternité, plus elle devient indispensable, moins elle semble accessible.

Car le problème n'est pas tant que le monde ait changé. Il est surtout que nous avons peu à peu accepté de ne plus nous élever à la hauteur des défis qu'il nous pose. L'effort paraît vain. L'idée même d'un destin commun semble dépassée. Et ce que nous appelons réalisme n'est parfois qu'une résignation qui ne dit pas son nom. Pourtant, derrière cette désillusion, un besoin immense demeure, celui d'un monde où le lien redeviendrait vivant. Mais rien ne se décrète en la matière.

Comme le rappelle Alexandre de Vitry, il s'agit toujours « *du choix d'appeler frère celui qui ne l'est pas* »¹. Ni concept juridique, ni construction institutionnelle, la fraternité repose sur une décision intérieure. Fragile. Réversible. Toujours menacée de se réduire à l'entre-soi. Contrairement à la liberté et à l'égalité, elle ne s'impose pas, ne se mesure pas et suppose maturité morale et capacité relationnelle. C'est sans doute ce qui fait qu'on l'a reléguée au rang d'idéal naïf.

Car notre époque a changé de centre de gravité, nous sommes devenus des consommateurs plus que des citoyens. Être citoyen impliquait des droits et des devoirs. Être consommateur n'implique plus que des droits. Dans ce contexte, son exigence dérange, car elle nous demande ce qui nous coûte : assumer une responsabilité, limiter son intérêt, accueillir l'autre comme un semblable. En nous demandant une discipline intérieure dans un monde d'impulsions, en nous demandant moins d'avoir raison que d'être à la hauteur, elle en est devenue contre-culturelle.

Et pourtant, dans un monde où, chaque jour, la violence tend à devenir un moyen légitime d'obtenir ce que l'on désire, il devient urgent de la reconsidérer. Car l'alternative est simple : apprendre à se relier... ou se préparer à s'affronter.

Oui, se relier coûte, car il s'agit toujours d'une conquête intérieure qui demande de renoncer aux peurs, aux ressentiments et aux identifications qui enferment. Mais c'est la seule manière de créer en soi un espace capable d'accueillir l'autre.

Comme l'a si bien exprimé Emmanuel Lévinas, « être homme, c'est être responsable d'autrui ² ». Cette responsabilité nous arrache à nous-mêmes et nous ouvre à plus vaste. Sans cette ouverture, chacun devient saturé de lui-même et l'autre devient une gêne. Avec elle, la relation redevient possible.

Soyons honnêtes, le véritable danger n'est pas le conflit. C'est l'incapacité à voir une âme là où nous ne voyons plus qu'un problème. Faire de la place en soi est exigeant et supposera toujours une forme de transcendance. Car si la liberté demande que l'on ne m'empêche pas, et l'égalité que l'on me donne autant qu'aux autres, la fraternité demande avant tout que je me donne. Elle m'engage sans garantie de retour. Comme le rappelait Jean Jaurès : « *Le courage, c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel, c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond* ³ ». Cette exigence n'est pas naïve. Elle suppose un combat intérieur contre la peur, la méfiance, l'égoïsme. Elle sait que le problème n'est jamais l'autre, que tout commence au moment précis où l'on cesse de faire de lui un obstacle. Et si « *l'autre me dérange, c'est précisément pour cela que j'ai besoin de lui* ⁴ ».

Dans un monde traversé de tant de clivages, tout commence par cette évidence à reconquérir chaque jour : ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous sépare. Et, depuis toujours, c'est le rôle des écoles de philosophie que d'offrir un lieu pour le pratiquer, pour partager en conscience, pour apprendre à discerner, à se décentrer, à rencontrer l'autre sans le réduire.

La philosophie ne change pas le monde immédiatement, mais elle transforme ceux qui œuvrent pour le changer. La relation philosophique qui fait grandir ne naît pas de la similitude, mais de la capacité à accueillir la différence sans la transformer en menace.

C'est pourquoi, la Fraternité seule peut permettre l'émergence de noyaux humains faits d'hommes et de femmes reliés par autre chose que la peur ou l'intérêt, contenir la brutalité, préserver un espace de sagesse. Si elle figure comme premier principe de la charte de Nouvelle Acropole, ce n'est pas par idéalisation, mais par lucidité. Aucun repli, individuel ou collectif, ne permettra de vivre en paix dans un monde interdépendant.

La paix ne naît pas de l'isolement mais de la conscience. Et la conscience naît de l'ouverture à plus vaste que soi. La question n'est donc pas de savoir si la fraternité a encore un sens, elle est plus simple, c'est de savoir où dans nos vies, faisons-nous le choix de commencer à la faire exister ? ■

(1) Alexandre de Vitry

<https://shs.cairn.info/revue-humanisme-2023-2-page-121?lang=fr>

(2) Lévinas - *Éthique et Infini*, 1982 (entretiens avec Philippe Nemo)

(3) Jean Jaurès : extrait du discours à la jeunesse, Albi, 30 juillet 1903

(4) Frère Adrien Candiard, prêtre dominicain français vivant au couvent Notre-Dame-du-Rosaire du Caire dans *En finir avec la tolérance ?*

Crédit image : Nouvelle Acropole

© Nouvelle Acropole



Siegfried, le héros qui apporte la paix par l'amour

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

L'opéra « Siegfried » de Richard Wagner, est un hymne à la nature et à l'aventure héroïque qui fait passer le héros, de l'ombre à la lumière, pour aller à la conquête de son identité vers son propre destin.

En janvier dernier, l'Opéra Bastille de Paris a produit l'opéra *Siegfried* de Richard Wagner, sous la direction de Pablo Heras-Casas et l'excellent ténor Andreas Schager dans le rôle de Siegfried. Une opportunité de se pencher sur la symbolique du héros wagnérien.

Le thème de Siegfried

Siegfried est le troisième volet de la monumentale tétralogie de Richard Wagner, *L'Anneau du Nibelung*, qui nous mène du monde des dieux à celui des hommes. Dans le prologue, Alberich, le seigneur du peuple nain des Nibelungen, vole le trésor de *l'Or du Rhin* et forge l'Anneau. Wotan (le roi des dieux) le lui dérobe pour payer des géants. Alberich maudit quiconque possédera l'Anneau.

Dans *La Walkyrie*, Wotan engendre des jumeaux humains, Siegmund et Sieglinde, espérant qu'un héros libre récupérera l'Anneau pour lui. Ils s'aiment, mais Siegmund meurt au combat. La Walkyrie Brünnhilde sauve Sieglinde, enceinte, avant d'être punie par Wotan et plongée dans un sommeil entouré de flammes. Vient alors le thème de Siegfried : l'enfant de Siegmund et Sieglinde a grandi. C'est l'opéra de la jeunesse et de l'action.

Un héros libre

Siegfried est élevé dans le secret de la forêt par le nain Mime, qui l'a recueilli après la mort tragique de ses parents. Mime ne le fait pas par charité, mais pour faire de Siegfried son instrument pour conquérir l'Anneau qui assure le pouvoir absolu. Siegfried grandit sans peur, sans loi, et en harmonie avec la nature. Pourtant il ressent un vide identitaire profond et recherche ses origines. Mime finit par lui révéler le tragique sort de ses parents.

Avec les débris de l'arme de son père (l'épée Notung), Siegfried forge alors sa propre épée et part à la rencontre de son destin, vers la « caverne de la convoitise » du dragon Fafner qui garde l'Or, ainsi que l'Anneau. Au cours d'un combat singulier, Siegfried tue le monstre sans éprouver de peur, et s'empare de l'Anneau. Le jaillissement du sang du dragon recouvre le corps de Siegfried qui se transforme et devient capable de comprendre le langage des oiseaux de la forêt. Siegfried est victorieux parce qu'il ne connaît pas la peur, mais son geste réveille la malédiction contre le monde des dieux de Wotan, ce qui donnera lieu à la quatrième partie de la Tétralogie : *Le crépuscule des dieux*.

En chemin vers le rocher où vit la Walkyrie déchuë, Brünnhilde, il croise son grand-père, le dieu Wotan (sous l'apparence du Voyageur) et brise la lance du dieu avec son épée, marquant symboliquement la fin du règne des anciens dieux.

Finalement, Siegfried traverse le cercle de feu entourant Brünnhilde. En la voyant, lui qui n'avait jamais vu de femme, il découvre enfin ce qu'est la peur. Il la réveille d'un baiser, et l'opéra se conclut sur un duo d'amour passionné où Brünnhilde renonce à sa divinité pour lui.

Une quête d'identité

La dramaturge Bettina Auer (1) écrit : « Dans *Siegfried*, la troisième partie de l'opéra *l'anneau du Nibelung*, le récit rejoint définitivement la légende héroïque médiévale du chant des Nibelungen, point de départ de Richard Wagner. Siegfried est devenu un jeune homme qui cherche sa véritable identité et veut partir à la découverte du monde pour, comme il sied à un "héros", tuer un dragon, délivrer une vierge et conquérir un précieux trésor. Conformément au plan secret de Wotan Siegfried est le "héros libre" capable de reconquérir pour lui l'anneau du pouvoir. Les dieux, en revanche, ont fait leur temps. Seul Wotan lui-même parcourt encore le monde, incognito, sous le nom de "Wanderer" (le voyageur)... Mais il continue de se comporter comme un "dieu" qui veut manipuler et contrôler tout le monde. »

Le pouvoir de l'intuition

« S'il perçoit l'existence du monde vicié et truqué, éprouvant une immédiate répulsion pour ses représentants, il n'a pas connaissance du mal en tant que tel [...]. Affilié aux voix conseillères de la forêt, son intuition témoigne d'un lien avec une vérité originelle. Cœur pur, il aspire à l'amour, qu'il reconnaîtra, qu'il inspirera, et qu'il défendra. » (2) Apparemment ignorant et naïf, sa simplicité renvoie en réalité à un savoir supérieur et dévoile les manigances et la rationalité, triste, aigre et violente.

Pour Wagner, l'intuition est la faculté supérieure et essentielle propre à mieux guider la raison. Le musicien parlera d'intuition créatrice qui accompagne et sublime le travail de la réflexion.

Le lien profond avec la nature

À cause du déséquilibre de la relation entre les dieux et les humains, la nature elle-même a perdu ses codes. C'est par l'observation de la nature que Siegfried, dont le nom signifie « celui qui apporte la paix par la victoire », a compris ce qu'est l'amour. Jean-Marc Mouillie explique que « Siegfried est la lumière qui fait voir sans se voir elle-même. Il manifeste la puissance irrésistible de la vérité morale. » (2) S'il triomphe des obstacles, c'est par sa propre nature. Au contact de son être, le mal s'évanouit.

À la rencontre de l'amour

En fait, Wagner comme d'autres artistes et penseurs de l'époque, constate le dévoiement de la modernité et les catastrophes qu'elle peut représenter pour la nature et l'homme lui-même, en lui enlevant son âme. Avec le personnage de Siegfried et sa rencontre avec la Walkyrie Brünnhilde, Wagner propose l'espérance d'un changement de l'histoire.

Les oiseaux, les forces libres de la nature, guident Siegfried vers l'accomplissement de son amour. L'oiseau de la forêt lui parle de la « plus merveilleuse des femmes ». C'est sur un rocher entouré d'un mur de flammes que seul Siegfried pouvait traverser, que la Walkyrie Brünnhilde fut enfermée et plongée dans un sommeil enchanteur par son père Wotan, pour se venger de lui avoir désobéi. Siegfried, qui « ne connaît pas la peur », peut la délivrer.

La Walkyrie Brünnhilde incarne la noblesse, la loyauté, le courage et tous ceux qui la croisaient étaient éblouis par sa beauté. C'est la guerrière céleste. Siegfried traverse le cercle de flammes et éveille Brünnhilde qui ne lui apportera pas simplement l'amour, mais la connaissance de sa propre identité.

Ainsi, la guerrière céleste s'unit au guerrier terrestre, rendant l'amour victorieux d'un monde en désordre.

Siegfried et la traversée du héros

Siegfried passe par les différentes étapes de la traversée du héros, telle qu'elle fut définie par C. G. Jung, C. Pearson et d'autres psychologues.

Il est d'abord orphelin, un enfant innocent, confiant dans la vie, qui doit assumer la réalité de l'existence sans perdre patience ni optimisme. En forgeant à nouveau l'épée brisée de son père, il devient le guerrier martial qui accepte les épreuves et assume l'adversité pour un juste combat.

Sa préparation étant finie, il quitte Mime et initie sa traversée. En tuant le dragon, il vit l'ouverture du cœur et devient un être solidaire et généreux. Il passe par l'étape de l'aventurier, en acquérant l'autonomie dans la gestion des conflits et des épreuves. Lorsqu'il passe le cercle de feu qui entoure Brünnhilde, il devient le guerrier pacifique. La traversée du feu le purifie et le régénère.

Par sa rencontre avec Brünnhilde, il assume les mystères de la transformation reliant la terre au ciel. Son éveil aux pouvoirs internes le transforme en guerrier de la sagesse.

Jung appelle ce processus celui de l'individuation. Se relier aux différentes parties de soi-même pour agir comme une unité, comme un individu capable de synthèse entre le conscient et l'inconscient.

Brünnhilde, l'incarnation de l'*anima* de Jung

Pour Jung, Brünnhilde est à relier à l'image de la déesse égyptienne Isis, sœur-épouse du dieu égyptien Osiris, dont l'enfant Horus est un nouveau dieu solaire, ce qui fait de Siegfried l'équivalent d'Horus.

« Notung, l'épée brisée que seul Siegfried parviendra à ressouder, symbolise la force solaire qui surmontera la régression dans l'inconscient et permettra à la conscience de revenir de l'obscurcissement. La Brünnhilde de Wagner, explique Jung, est une des multiples figures de l'*anima*... l'*anima* est une figure archétypique qui représente l'image collective de l'autre sexe que nous portons en nous et avec laquelle nous appréhendons l'essence de l'autre, la féminité pour l'homme, la masculinité pour la femme... Brünnhilde est l'image maternelle identique à l'*anima*, l'aspect féminin du héros lui-même, qui lui répond que sa mère Sieglinde ne reviendra plus, mais qu'elle, Brünnhilde, l'aime depuis toujours. » (3)

Lorsque Brünnhilde se réveille, elle cesse d'être la vierge que Wotan maintenait dans un état de dépendance filiale. Maintenant, elle devient la compagne de Siegfried. Devenue femme, elle ne peut plus protéger Wotan et les dieux. Ainsi, le crépuscule des dieux s'annonce (4).

Siegfried, s'étant libéré de l'emprise du monde chtonien, se reconnecte à la fin de sa quête à son être profond, libère sa propre lumière et devient victorieux par l'amour. ■

(1) Bettina Auer, *La nature dénaturée, Siegfried*, Publication de l'Opéra national de Paris, saison 2025-2026

(2) Jean-Marc Mouillie, *Siegfried : la force de l'innocence, Siegfried*, Publication de l'Opéra national de Paris, saison 2025-2026

(3) Véronique Liard, *Siegfried, un héros Jungien, Siegfried*, Publication de l'Opéra national de Paris, saison 2025-2026

(4) titre du dernier volet de la tétralogie où la trahison et la malédiction de l'Anneau mènent à la destruction du Valhalla, la demeure des dieux.

Crédit image : Charles Ernest Butler Siegfried et Brünnhilde. Wikipedia

© Nouvelle Acropole



L'Éducation devrait-elle se recentrer sur la sagesse plutôt que sur la connaissance ?

Sabine LEITNER

Directrice de Nouvelle Acropole Angleterre

Qu'est-ce que la sagesse ? De connaissances atemporelles, elle est devenue aujourd'hui un objet de recherche scientifique, mais pour quel usage ?

Le concept de sagesse est profondément ancré dans l'histoire de l'humanité. Il a été considéré comme une vertu dans toutes les grandes traditions philosophiques et religieuses, de Pythagore à Platon, Aristote et Confucius, et du christianisme au judaïsme, à l'islam, au bouddhisme, au taoïsme et à l'hindouisme.

Mais bien que la littérature sur la sagesse remonte aux débuts de l'humanité, il semble que ce n'est qu'au milieu des années 1980 que les premiers travaux empiriques sur la sagesse ont vu le jour, avec le développement du paradigme de la sagesse de Berlin.

Cependant, ces dernières années, le nombre d'études liées à la sagesse a considérablement augmenté et, en 2016, l'université de Chicago a lancé le *Center for Practical Wisdom* (Centre pour la sagesse pratique) (1), où la sagesse est devenue « un sujet d'étude rigoureuse et de recherche scientifique ».

Sur quoi repose la sagesse ?

La sagesse repose sur de nombreux piliers et sa nature est si profonde et riche qu'aucune définition ne peut lui rendre justice. Mais elle est généralement associée à un jugement et à des choix éclairés, à l'empathie et à la bienveillance, à la connaissance de soi et à la capacité d'introspection, à une plus grande perspective et à la compréhension des effets à long terme, à un équilibre entre l'intérêt personnel et le bien commun, à l'importance accordée à la finalité plutôt qu'au plaisir, à une intuition du fondement des choses et, comme le disait Aristote, à la connaissance des fins qui méritent d'être poursuivies.

Pourquoi un tel intérêt aujourd'hui pour la sagesse ?

Il pourrait être intéressant de réfléchir aux raisons pour lesquelles la sagesse suscite soudainement un regain d'intérêt.

Ursula M. Staudinger, psychologue allemande et professeure de sciences sociomédicales et de psychologie à l'université Columbia, pense que cela est lié au pluralisme croissant de la société et au fait que l'amélioration du niveau de vie nous offre davantage d'options dans la vie.

Jusqu'au début du XX^e siècle, la vie était beaucoup plus simple et nous n'avions pas à faire autant de choix. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à de multiples options dans tous les aspects de notre vie, et il est naturel que nous recherchions une forme de conseil pour prendre les bonnes décisions.

Dans le même temps, la mondialisation a rapproché des cultures différentes avec des systèmes de valeurs très divers, ce qui signifie que le cadre traditionnel qui permettait de se repérer dans la vie a été remis en question et n'est plus en mesure de fournir des repères certains.

Une des réactions à cette incertitude et à cette ambiguïté croissante a été le fondamentalisme, qui est une tentative de revenir à des règles limpides, manichéennes et faciles. L'autre réponse à ce même problème de notre époque postmoderne et déconstructiviste est la quête de la sagesse, dont l'un des attributs a été défini précisément comme la tolérance à l'ambiguïté et la capacité à prendre en considération des points de vue divers et à créer une synthèse.

Un autre aspect de notre époque moderne est que, grâce à l'augmentation de nos connaissances et de nos moyens technologiques, notre pouvoir d'action et l'impact de nos actions ont également augmenté à un point tel que nous pouvons désormais causer beaucoup de dégâts. Isaac Asimov a dit un jour : « Le plus triste aspect de la vie actuelle est que la science accumule des connaissances plus rapidement que la société n'accumule de sagesse. »

La recherche universitaire au service de la sagesse ?

Le philosophe britannique contemporain Nicholas Maxwell partage ce point de vue. Il a consacré une grande partie de sa vie professionnelle à défendre l'importance de la sagesse et l'urgence nécessaire d'apprendre à en acquérir davantage. En 2003, il a fondé Friends of Wisdom, un groupe international de personnes sensibles à l'idée que la recherche universitaire devrait aider l'humanité à acquérir davantage de sagesse.

Sur le site web de *Friends of Wisdom*, il écrit dans son article, *De la connaissance à la sagesse : nous avons besoin d'une révolution* : « Nous avons besoin d'une révolution dans les objectifs et les méthodes de la recherche universitaire. Au lieu de donner la priorité à la recherche de la connaissance, le monde universitaire doit se consacrer à la recherche et à la promotion de la sagesse par des moyens rationnels, la sagesse étant la capacité de réaliser ce qui a de la valeur dans la vie, pour soi-même et pour les autres, la sagesse incluant donc la connaissance, mais aussi bien d'autres choses. Une tâche fondamentale devrait être d'aider l'humanité à apprendre comment créer un monde meilleur. Acquérir des connaissances scientifiques dissociées d'une préoccupation plus fondamentale pour la sagesse, comme nous le faisons actuellement, est dangereusement et dommageablement irrationnel. »

Je ne peux que souscrire à cette affirmation. ■

(1) La plupart des articles, vidéos et ressources bibliographiques à la pointe de la recherche sur la sagesse peuvent se retrouver en open source et nous incitons le lecteur à les consulter sur le portail du Center for Practical Wisdom (NDT)

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Angleterre par Florent Couturier-Briois et condensé dans le recueil de Sabine Leitner : *An invitation to Think, Philosophy for Head, Heart and Hands*, 2025.

Crédit image : Adobe.stock.com N°1986861358

© Nouvelle Acropole



Platon et le secret des pythagoriciens

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

On le présente souvent comme le père de la philosophie occidentale. Pourtant, dans l'ombre de Platon, plane une silhouette plus ancienne et mystérieuse : Pythagore.

Le monde est-il le fruit du hasard ou d'un plan mathématique parfait ? Pour Platon, la réponse ne faisait aucun doute. Mais cette certitude, il la doit en grande partie à une école de pensée dont le nom résonne encore dans nos salles de classe : les pythagoriciens.

Si Platon cite rarement ses prédécesseurs — le secret étant la règle d'or chez les disciples de Pythagore — son œuvre, et particulièrement son dialogue le *Timée*, transpire de leur doctrine.

Le nombre, roi de l'univers

Pour les pythagoriciens, tout est nombre. Les mathématiques ne sont pas de simples outils de calcul, mais les principes mêmes de la réalité. Platon a repris ce flambeau en plaçant les nombres au cœur de son « Monde des Idées ». Pour lui, comme pour ses maîtres de l'Italie du Sud, on ne peut accéder à la vérité qu'en dépassant nos sens (la vue, l'ouïe) pour

contempler les rapports numériques purs.

Cette vision se traduit par une méthode rigoureuse : la division. Tout comme les pythagoriciens classaient les nombres en pairs et impairs, Platon structure sa pensée par dichotomie, séparant le monde en catégories logiques pour en extraire l'essence.

La symphonie des étoiles

L'influence la plus spectaculaire se trouve dans la cosmologie. Dans le *Timée*, Platon décrit la création de l'Âme du monde. Pour animer le ciel, il unit deux disciplines que les pythagoriciens appelaient les « sœurs jumelles » : l'astronomie et l'harmonique.

Imaginez l'Univers comme un immense instrument de musique. Pythagore considérait que les distances entre les planètes correspondent aux intervalles d'une gamme musicale.

C'est la célèbre « harmonie des sphères ». Si, pour lui, ce mouvement ne produit pas de son audible, il n'en reste pas moins que le Cosmos est une partition géante, ordonnée et harmonieuse.

Platon va plus loin en proposant une véritable « physique atomique » avant l'heure, basée sur la géométrie. Il associe les éléments naturels à des polyèdres réguliers : Le Tétraèdre (4 faces) pour le Feu, le Cube (6 faces) pour la Terre, l'Octaèdre (8 faces) pour l'Air, l'Icosaèdre (20 faces) pour l'Eau et enfin le Dodécaèdre (12 faces) pour le Cosmos tout entier. Ces formes, bien que nommées « solides platoniciens », trouvent leurs racines dans les recherches géométriques de l'école pythagoricienne et de contemporains comme Théodore de Cyrène.

L'âme et sa prison

Au-delà des étoiles et des atomes, c'est sur la nature humaine que l'empreinte de Pythagore est la plus profonde. À la suite de son illustre prédécesseur, Platon professe trois concepts révolutionnaires pour l'époque.

Le premier concerne la transmigration (encore appelée métempsycose) : c'est l'idée que l'âme est immortelle et voyage de corps en corps.

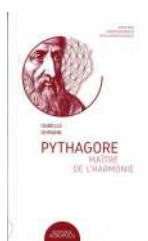
Le deuxième est le corps-tombeau, à partir de l'analogie *soma* = *sema*, c'est-à-dire le corps (*soma*) est un tombeau (*sema*) pour l'âme. C'est l'idée que l'âme est enfermée dans la chair et doit s'en libérer par la connaissance.

Et enfin, la théorie de la réminiscence. Puisque l'âme a déjà tout vu dans ses vies précédentes et dans le monde des Idées, apprendre, c'est en réalité se souvenir.

Un plagiat à prix d'or ?

La proximité entre les théories de Pythagore et celles de Platon était telle qu'une rumeur persistante circulait dans l'Antiquité : Platon aurait acheté, pour une somme colossale, un livre secret de Philolaos (un disciple de Pythagore) pour s'en inspirer, voire le copier, afin d'écrire son *Timée*.

S'il est vrai que Platon était très lié à de grandes figures comme Archytas de Tarente, qui lui sauva la vie en Sicile, les historiens modernes sont plus prudents. Platon n'était pas un simple copiste. Il a puisé dans ce terreau mystique et mathématique pour construire un système philosophique unique et a transformé « l'hétairie » (communauté de pensée) pythagoricienne en une académie universelle. ■



À lire

Pythagore, maître de l'harmonie

Isabelle OHMANN

Éditions Acropolis, 2026,

112 pages, 11,90 €

Crédit image : Adobe.stock.com N° 1981423599

© Nouvelle Acropole



Au cœur du chaos, garder son âme Les Kogis et la fidélité créatrice

Marie-Hélène STRAUS
Nouvelle Acropole Paris 15

Pendant douze ans, l'autrice s'est engagée dans l'ONG *Tchendukua-Ici et Ailleurs*, qui accompagne les peuples premiers de la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie, à récupérer leurs terres, sauvegarder leurs savoirs et à préserver la biodiversité. Parmi eux, les Kogis, gardiens d'un savoir cosmologique millénaire, lui ont enseigné le retour au sens au regard des lois qui nous façonnent, celles de la nature. Cet essai explore la résonance entre leur enseignement ancestral et notre époque en mutation, et ce qu'ils peuvent nous transmettre pour traverser le chaos sans perdre notre âme.

La première fois qu'on franchit la ligne noire, on ne voit rien. Rien ne la signale aux yeux profanes. Pourtant, tout bascule.

Un cercle de pierres est dessiné dans la terre. Avant d'y entrer, il faut se défaire de tout ce qui appartient au monde que l'on quitte : téléphone, chaussures, lunettes, sac à dos. Objets ordinaires. Signes d'une appartenance invisible à un autre paradigme.

Le Mamu et la Saga – le chaman et la femme-chamane – demandent alors de clarifier en conscience l'intention qui vous a conduit jusqu'à eux. Pourquoi êtes-vous là ? Qu'êtes-vous venu

chercher réellement ? Puis vous déposez dans un morceau de coton ce que vous laissez derrière vous : pensées encombrantes, peurs, attachements, repères matérialistes. Vos guides l'enterreront, pour que ces pensées ne souillent pas leurs terres sacrées.

Rien ne s'explique. Mais quelque chose opère.

Les Kogis (souvent nommés par erreur les Indiens Kogis) sont un peuple autochtone de la Sierra Nevada de Santa Marta, massif isolé du nord de la Colombie dont le socle rocheux est bien plus ancien que celui de la Cordillère des Andes, une terre parmi les plus vieilles du continent.

Descendants directs des Taironas, civilisation précolombienne florissante avant la conquête espagnole, ils sont encore environ douze mille à vivre aujourd'hui en haute altitude, à l'écart du monde moderne qu'ils observent avec inquiétude. Gardiens d'un savoir cosmologique millénaire, ils se désignent eux-mêmes comme les « Grands Frères » de l'humanité, ceux qui n'ont pas rompu leur lien avec la nature. Depuis les années 1990, ils ont choisi de rompre leur silence pour adresser un avertissement aux « Petits Frères », c'est-à-dire nous. « Les dangers que vos sociétés modernes provoquent au regard de la nature ont atteint de tels niveaux qu'il est urgent qu'on se parle, car nous sommes unis par une aventure commune. »

Ce qu'ils ont à dire sur la façon de traverser le chaos sans perdre son âme mérite aujourd'hui d'être entendu.

J'ai franchi cette ligne pour la première fois en 2010. Pendant douze ans, comme présidente de l'association *Tchendukua-Ici et Ailleurs*, j'ai accompagné les Kogis : j'ai observé leurs luttes pour défendre leurs terres, participé à leur accueil en France afin de faire entendre leurs messages, et co-écrit un ouvrage pour transmettre ce qu'ils m'avaient enseigné sur les lois du vivant qui régissent toute vie, notamment la vie en groupe (1). Il m'a fallu des années pour comprendre pleinement ce que ce cercle de pierres enseignait. Ce n'était ni un rituel décoratif, ni une simple métaphore. C'était un véritable passage, ce que les traditions initiatiques de tous les temps appellent un seuil : un espace où quelque chose en nous doit mourir pour qu'autre chose puisse naître. Le symbolisme ne se limite pas à représenter la transition, il la rend effective. Ce que le corps traverse, l'esprit l'élabore plus tard.

Nous vivons aujourd'hui une époque de bascule. Guerres aux frontières, effondrement écologique, intelligence artificielle qui transforme nos métiers et nos vies. Tout vacille. Et dans ce vacillement, une injonction revient comme un

refrain : innove, adapte-toi, réinvente-toi. Mais derrière ce refrain, une question plus ancienne attend d'être posée : comment traverser le chaos sans perdre son âme ?

Les Kogis y répondent depuis des siècles, non par des mots, mais par une autre façon d'être au monde. Celle, comme ils disent, que nous avons oubliée.

Une autre façon d'habiter le monde

Ils se nomment les Grands Frères. Nous sommes les Petits Frères. Ces mots semblent d'abord affectueux. Puis on comprend : ils portent une ontologie. Les Kogis ne se pensent pas supérieurs. Ils se pensent responsables. Les Petits Frères sont ceux qui ont rompu l'équilibre du monde – et qui ne l'ont pas encore mesuré.

« Conscience, intention et observation conditionnent les formes auxquelles nous donnons vie. » Un Mamu me l'a dit un matin, avec une simplicité qui m'a pris des années à vraiment entendre. Cette phrase dépasse la morale individuelle : elle dit que le monde que nous habitons est la manifestation de la qualité de notre présence, un murmure qui traverse nos gestes et nos pensées.

Nous avons appris à penser en séparant : l'esprit de la matière, l'humain de la nature, l'action de ses conséquences. René Descartes promettait de faire de l'homme un « maître et possesseur de la nature » (2). Nous avons tenu parole. Nous avons extrait, modélisé, découpé, optimisé. Des siècles plus tard, Edgar Morin nous rappelle que cette intelligence, si fine soit-elle sur les parties, est une intelligence aveugle : capable de résoudre mille problèmes, mais incapable de voir l'ensemble (3).

Chez les Kogis, rien n'est séparé. Le monde visible repose sur un plan invisible qu'ils nomment Aluna. Avant qu'un pont ou une maison ne soient construits, ils existent déjà dans cette pensée cosmique. Avant qu'un acte soit posé, il est tissé dans l'intention et la mémoire du monde.

Observer, pour eux, ce n'est pas regarder, c'est sentir le souffle du vivant dans chaque geste, mesurer la dette invisible qui accompagne ce que l'on prend, entendre le bruissement des éléments qui soutiennent la vie.

Parfois, dans le tumulte quotidien, l'attention portée à un détail peut devenir un écho discret de cette présence. Chaque pas, chaque regard, chaque décision peut tisser un cercle de réciprocité, invisible mais vivant, dans notre quotidien.

Leur question n'est pas comment faire plus ou plus vite, elle est comment faire juste. Les femmes tissent inlassablement les mochilas, ces sacs qui symbolisent l'utérus du monde. Chaque point correspond à une pensée, chaque geste dessine la trame de l'existence. Penser, agir et symboliser ne sont pas distincts. Cette unité, nous l'avons perdue. Mais à travers la lenteur et le silence, à travers l'attention portée au souffle de chaque chose, nous pouvons commencer à retrouver cette harmonie. Même discrètement, nous pouvons apprendre à être là — pleinement là — et laisser nos gestes participer à l'équilibre du monde.

La fidélité créatrice

On pourrait croire que cette cosmologie condamne à l'immobilisme. Il n'en est rien.

Les Kogis ont traversé la conquête espagnole, l'évangélisation forcée, les violences armées, les narcotrafiquants, les exploitations minières. Ils ont déplacé leurs villages, appris l'espagnol, puis le droit colombien, et tant d'autres choses encore pour défendre leurs terres et préserver leurs savoirs ancestraux. Sans se dissoudre, ils ont intégré ce qui pouvait l'être et conservé l'essentiel. Leur secret n'est pas la rigidité, mais le discernement : savoir ce qui peut changer et ce qui ne doit pas être cédé.

« L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. » René Char (4)

Dans nos vies saturées, la menace n'est pas toujours spectaculaire. Elle se glisse dans l'accélération, dans le bruit, dans l'urgence des choses secondaires qui érodent le cœur.

Les gestes du vivant

Pour tenir cet essentiel, les Kogis pratiquent les *pagamentos*. Ces gestes rituels, par lesquels ils restituent symboliquement à la Terre ce qui lui a été pris, ne sont pas des superstitions : c'est une cosmologie de réciprocité. Avant d'abattre un arbre, ils demandent. Après avoir prélevé, ils rendent. Chaque déséquilibre appelle réparation, non par culpabilité, mais par conscience du lien. « Je ne suis pas propriétaire, je suis gardien », disent-ils.

Simone Weil écrivait que l'enracinement est le besoin le plus profond de l'âme humaine (5). Mais l'enracinement n'est pas enfermement : il est relation vivante à un milieu, à une mémoire, à une responsabilité. Les Kogis sont enracinés dans une vision où l'humain n'accumule pas : il répare. Que faisons-nous, nous, pour réparer ce que nous extrayons ?

Notre modèle repose sur l'accumulation, le leur sur la réciprocité. Ils savent discerner ce qui ne doit jamais être abandonné. Dans la Sierra, j'ai compris que la lenteur n'était pas retard : elle est profondeur. Le silence n'est pas absence : il est condition de perception. Chaque geste, même discret, peut devenir un hommage à ce qui nous dépasse.

Alors, la fidélité créatrice n'est pas un retour en arrière. Elle est un art de vivre, une présence constante à ce qui compte, une danse entre adaptation et fidélité. C'est la capacité à traverser le chaos — les conquêtes, les violences, les effondrements — sans se dissoudre en lui. Non par rigidité, mais par discernement.

Claude Lévi-Strauss écrivait que « le propre de la pensée sauvage est d'être intemporelle »(6) : ce que les Kogis préservent n'est pas un passé figé, c'est une façon d'être au monde qui traverse les âges parce qu'elle touche à l'essentiel de ce qu'est l'humain. Nous ne pouvons pas les copier, mais nous pouvons entendre leur question muette : que sommes-nous prêts à ne pas abandonner ?

Que pouvons-nous laisser fleurir, même au cœur du chaos, pour que nos vies deviennent non seulement des actes, mais des gestes porteurs de sens ?

Un miroir pour notre modernité

Les Kogis ne viennent pas nous proposer un modèle à copier. Ils nous tendent un miroir.

« La rencontre avec le monde indien n'est plus un luxe aujourd'hui. C'est devenu une nécessité pour qui veut comprendre ce qui se passe dans le monde moderne. » J.M.G. Le Clézio (7).

La Terre, disent-ils, est un corps vivant. Si l'on retire son sang, ses forêts, ses organes minéraux, elle réagit. Non par vengeance, mais en conséquence. Cette vision rejoint ce que la science contemporaine redécouvre : la complexité des systèmes vivants, l'interdépendance des écosystèmes, l'impossibilité d'agir sur une partie sans affecter le tout.

Mais la question n'est pas seulement écologique. Elle est ontologique. Elle commence par cette reconnaissance inconfortable : nous ne sommes pas le centre. Nous ne sommes pas hors du vivant. Nous en dépendons.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature — mais c'est un roseau pensant. » Blaise Pascal (8)

Nous sommes ces roseaux, fragiles, pensants, responsables.

Ce que douze ans à les accompagner m'ont appris, ce n'est pas que les Kogis ont réponse à tout. C'est qu'ils posent les bonnes questions et qu'ils acceptent de vivre à la hauteur de ces questions. La formation de leurs sages dure dix-huit ans, dans l'obscurité, loin de la lumière. Parce que la connaissance véritable ne naît pas toujours de la clarté. Elle naît parfois du passage par la nuit.

Traverser le chaos sans perdre son âme n'est pas une posture romantique. C'est une exigence. Elle suppose de consentir à être déplacée, à affronter ses paradoxes plutôt qu'à les anesthésier par l'accélération.

Les Kogis ne sont, peut-être pas, les gardiens d'un passé. Ils sont les gardiens d'une possibilité qu'il est encore temps d'écouter. Au cœur du chaos, garder son âme n'est pas un luxe de sage. C'est une exigence quotidienne, celle de savoir, à chaque instant, à quoi nous restons fidèles. Et de laisser cette fidélité nous transformer. ■

1) Marie-Hélène Straus et Éric Julien, *Le Choix du Vivant*, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2018

(2) René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637

(3) Edgar Morin, *La Méthode*, Tome 1 : *La nature de la nature*, 1977, Éditions du Seuil

(4) René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1946

(5) Simone Weil, *L'Enracinement*, 1949

(6) Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Éditions Plon, 1962

(7) J.M.G. Le Clézio, *Haï*, Éditions Flammarion, 1971

(8) Blaise Pascal, *Pensées*, 1670

Pour contacter l'association (adhésion, action bénévole, don)

11 rue de la Jarry- 94300 Vincennes, France

Tél. : 01 43 65 07 00

<https://www.tchendukua.org>

Crédit image : Nouvelle Acropole

© Nouvelle Acropole



Ce que la science et la technologie ne peuvent nous apporter

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne directrice de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

Les progrès scientifiques et techniques du XX^e siècle ont conduit de nombreuses personnes à croire — en suivant la ligne d'autres philosophes et érudits des siècles précédents — que les maux de la guerre et ses conséquences pouvaient être définitivement éliminés.

Une nouvelle culture, une nouvelle façon d'envisager la vie, de nouvelles perspectives pour la répartition des richesses sur terre, de nouvelles formes de gouvernement plus libérales : tout cela devait contribuer efficacement à éloigner le spectre des conflits meurtriers entre nations. On tenait pour acquis que le respect des droits de l'homme et l'amour que tous les êtres ressentent pour la paix, apporteraient une ère de prospérité, une ère où la violence n'aurait plus sa place.

Malheureusement, il n'en est rien. Contrairement aux attentes, même si l'on ne peut parler de guerres mondiales opposant de vastes blocs de pays alignés sur une idéologie ou une autre, nous assistons au spectacle tragique

de nombreux conflits et guérillas qui ravagent la plupart des pays du monde, sans parler du terrorisme qui fauche des vies sans peur ni pitié.

Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ?

Où l'erreur s'est-elle produite pour que le résultat soit si différent de ce qui était prévu ? Faut-il accepter que la guerre soit une impulsion instinctive chez l'homme et que, en tout cas, les mesures palliatives dont nous disposons actuellement soient insuffisantes pour endiguer cet instinct ? La faim et la rareté des ressources sont-elles les seuls facteurs qui poussent les gens à se battre ? Ou bien les conflits sociaux et religieux sont-ils le moteur de ce fanatisme intransigeant qui ne se soucie ni de tuer ni de mourir ?

Nous sommes enclins à penser qu'un certain nombre de facteurs que nous venons de citer sont à l'origine des guerres et que, dans la plupart des cas, un aspect est mis en avant dans les médias, tandis que l'autre demeure occulté par les jeux politiques internationaux. Si tous condamnent les guerres et les morts absurdes, rares sont ceux qui, au-delà des mots, agissent concrètement pour enrayer ce fléau. Le refus se limite à une simple indignation intellectuelle, tandis que la peur de l'engagement paralyse toute action, qu'elle soit individuelle ou celle des grandes puissances.

Une vie digne pour tous les hommes

Il est clair que la science seule ne suffit pas à garantir une vie digne à tous les hommes, et que la technologie ne peut être accessible à tous ; les systèmes politiques sont si abstraits que les problèmes restent les mêmes malgré le changement des acteurs. Le désespoir face aux difficultés de la vie, le manque d'affirmation de soi dû à l'absence de fondements solides sur lesquels s'appuyer, engendrent une agressivité croissante de tous contre tous.

Faute d'autres biens matériels et moraux, les hommes cherchent une satisfaction dans le fait de se sentir uniques et spéciaux – chaque peuple, chaque religion, chaque mode de pensée s'exprime ainsi – et cela engendre un esprit fanatique de possession, une fureur sauvage pour défendre le peu qu'ils possèdent : une goutte d'orgueil mal compris, l'orgueil d'une minorité qui exclut l'humanité entière.

L'absence de véritables objectifs de vie, concrets et utiles, avec un sens de l'avenir et d'une évolution intégrale, contraint à consacrer les énergies à ces entreprises belliqueuses qui ont l'apparence d'un idéal pour lequel se battre, pour lequel vivre, voire pour lequel mourir.

Quand nous éveillerons-nous à l'art et à la science qui englobent également la dimension mystique et l'application sociopolitique, indispensables pour que la vie et la mort assument leur valeur authentique ?

Je crois que les moyens d'ouvrir les yeux ne nous manquent pas ; il ne nous manque peut-être que la volonté de le faire et celle de nous libérer de tous les ennemis cachés qui nous font croire que nous n'avons jamais été aussi lucides qu'aujourd'hui. ■

Article extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Michèle Morize

Crédit image : Adobe.stock.com N°1243198985

© Nouvelle Acropole



Le symbole de Gilgamesh, l'homme qui ne pouvait pas mourir

Jorge Angel LIVRAGA

Fondateur de l'Organisation Internationale
Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

Mythe suméro-babylonien millénaire, l'épopée de Gilgamesh nous parle de la destinée de l'homme qui se révèle à travers les épreuves quotidiennes.

Dans nos cours, nous étudions les traductions des tablettes et des rouleaux sumériens, babyloniens et autres textes qui nous ont été légués par les peuples des III^e et IV^e millénaires avant notre ère. Dans cet héritage, nous trouvons des références au mythe de Gilgamesh.

Nous analyserons ce mythe d'un point de vue symbolique plutôt que technique, afin qu'il puisse intéresser chacun d'entre nous.

Le mythe de Gilgamesh est peut-être le plus ancien exemple connu du héros qui combat contre le dragon, contre les forces obscures, contre les ennemis. Gilgamesh est le prototype de ce qui deviendra Héraclès en Grèce, qui sera Hercule chez les Romains, et plus encore, de saint Georges lui-même dans son combat contre le dragon, à travers toute la mythologie médiévale. Gilgamesh est un prototype qui va se projeter à travers les siècles.

Gilgamesh est le fils d'Enlil et il est dit – d'après toutes les paraboles et représentations symboliques – qu'il est ce grand géant qui apparut sur la Terre, animé par le désir d'accomplir de hauts faits, de vaincre les ennemis de l'humanité et de percer les ténèbres.

L'histoire de Gilgamesh

Il existe plusieurs versions que nous allons

conjuguer en une seule afin de dégager un fil conducteur.

Gilgamesh mène d'abord une vie solitaire, errant à travers les forêts et les plaines, explorant toute chose. Il s'interroge sur lui-même, sur le monde et sur la nature, jusqu'à ce qu'il fasse une série de rêves prémonitoires qui lui annoncent qu'il va avoir un ami, un double, quelqu'un qui l'accompagnera. Il rêve qu'une hache à double tranchant tombe du ciel sur la cité d'Uruk.

La hache est l'un des symboles présents dans toutes les mythologies. Sa forme incurvée représente l'univers ; son utilité symbolise ce que l'homme peut accomplir par la force de sa volonté. C'est le *labeur*, l'outil physique pour tailler, sculpter les ténèbres, labourer la terre et semer.

Gilgamesh rêve que le *labeur* tombe au milieu des rues et que tous les hommes se rassemblent autour et l'adorent. Ensuite, lorsqu'il trouvera cette hache, ce *labeur*, il l'appellera Enkidu. Enkidu est son « double lumineux », Enkidu est son ami. Car Enkidu se transforme d'une hache en un être, en un homme.

D'autres versions racontent que cette hache fut d'abord maniée par Enkidu. Celui-ci nous est présenté comme une sorte de géant primitif et bon qui vivait parmi les animaux, dans les forêts.

Puis, lorsqu'il rencontra Gilgamesh, il apprit les principes de la civilisation.

À partir de ce moment, Gilgamesh et son « double lumineux » commencent à parcourir le monde et à accomplir une série de travaux à la manière d'Héraclès. Cette série d'épreuves est comparable aux difficultés quotidiennes que rencontre chacun d'entre nous. Car nous nous demandons souvent si nous ne pourrions pas faire comme Héraclès, comme l'un des plus grands hommes de l'Histoire : accomplir quelque chose qui produirait un changement total et profond dans la nature environnante, dans l'histoire et dans la vie elle-même.

Comme Gilgamesh, nous combattons toute notre vie

Mais parfois, nous ne percevons pas que nous tous, comme si nous étions Héraclès, passons notre vie à vaincre constamment des ennemis. Ces ennemis peuvent être l'inertie, la peur.

C'est pourquoi les exploits de Gilgamesh — par exemple, vaincre un terrible taureau qui ravageait tout le pays, franchir sept montagnes symboliques et abattre d'énormes cèdres avec sa hache et avec l'aide de son ami Enkidu — sont autant de symboles de notre propre vie. Car nous aussi, nous devons souvent franchir des montagnes, traverser des rivières, abattre les vastes forêts de l'inertie, ces immenses forêts d'incompréhension humaine qui nous entourent... Et nous avons des peurs et des angoisses.

Gilgamesh passe par de nombreuses épreuves. Il résiste même à l'épreuve de la tentation d'Inanna ou Ishtar, deux formes de la même déesse. La déesse, d'une beauté et d'un charme éblouissants, va dire à Gilgamesh de s'arrêter en chemin, de ne pas poursuivre tous ces travaux, de venir à son palais où il pourra recevoir amour, repos, bonne nourriture et excellentes boissons. Gilgamesh lui répond par des mots qui portent en

eux une nuance d'éternité – car chacun de nous, même s'il ne les a pas prononcés, les a pensés un jour : « Ô Inanna, tu es la Beauté, tu es tout ce qui peut représenter le repos et la paix. Mais regarde qui je suis. Je suis comme une porte qui laisse passer le vent, je suis comme un bol qui perd son eau, je suis comme un toit qui ne couvre plus, je suis un errant, je suis un voyageur. Mon amour est comme une pierre collée au mur qui peut tomber à tout moment... Permets-moi de poursuivre ma quête, permets-moi de chercher quelque chose qui puisse me donner des fondements et me justifier à mes propres yeux, plutôt qu'aux yeux des autres ».

Ces mots sont notre propre quête, la quête de tout homme qui toujours cherche à se justifier — à se valoriser — à ses propres yeux et dont la justification devant les autres est essentiellement le reflet de sa propre justification, de son autoévaluation intérieure.

La séparation de Gilgamesh et d'Enkidu

Gilgamesh poursuit son voyage à travers toutes ces aventures jusqu'au moment crucial où il perd Enkidu. Enkidu meurt, et la tendresse avec laquelle Gilgamesh s'adresse à son compagnon bien-aimé est remarquable : il le touche, le palpe, lui parle... Voyant qu'il ne répond pas, il lui demande : « Quel est ce profond sommeil qui t'a envahi ? ». Il croit qu'un sommeil profond l'a saisi. Gilgamesh lui dit alors : « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Ton cœur ne bat plus, tes mains ne bougent plus, es-tu donc si endormi ? »

Gilgamesh erre à travers les montagnes et les prairies, pensant à Enkidu mort. Il se demande si ses mains aussi, qui bougent encore aujourd'hui, seront un jour paralysées et comme étrangères, et si ses yeux ne verront plus, si sa bouche ne prononcera plus jamais de mots. Il se dit qu'il doit connaître la vérité, savoir où se trouve Enkidu, s'il est quelque part...

« Que va-t-il m'arriver, que va-t-il arriver à tous les hommes ? ».

Le héros s'interroge sur son propre sort et celui de toute l'humanité. Il décide de percer le mystère et de descendre aux enfers, comme tant d'autres êtres mythologiques, pour sauver son ami Enkidu.

Lors de sa descente aux enfers, il rencontre également une série de difficultés. Il doit se diriger vers l'endroit où le soleil se couche, traverser de vastes océans et vaincre plusieurs ennemis, dont une paire de scorpions qui lui barrent le passage. Le scorpion a toujours été un symbole de la mort, la mort de la personnalité, la mort de la chair. Il va également devoir vaincre un couple d'hommes-aigles, un homme et une femme, qui lui barrent le passage.

La quête de l'immortalité

Il est en quête de quelque chose. Il sait que quelqu'un a jadis possédé l'immortalité. Alors qu'il traversait les mers de Shamash, des voix prophétiques le lui avaient révélé. Il s'agissait d'Utnapishtim, une sorte de Noé qui avait survécu au Déluge, qui avait construit une arche magique avec laquelle il avait sauvé tous les êtres vivants d'un monde passé pour les transférer dans ce nouveau monde. En récompense, l'immortalité lui avait été accordée.

Gilgamesh se présenta devant Utnapishtim et lui demanda ce dont il avait besoin pour sauver Enkidu. Il répondit qu'il avait besoin d'une plante magique qui ne poussait qu'au fond de la mer.

Utnapishtim parle à Gilgamesh et tente de le convaincre que les hommes ne peuvent descendre dans la mort avant d'avoir été appelés. Il tente de le convaincre que cette « plante d'immortalité » n'existe que pour quelques rares élus et que l'immortalité consciente dont il dispose n'est pas une bénédiction, mais une malédiction pour l'homme ; car si les dieux lui ont donné la possibilité d'oublier ses vies passées et de ne pas pressentir les futures, c'est parce que cela est bon pour les hommes.

Le texte dit que Gilgamesh écoute respectueusement, puis lui répond : « Je veux trouver l'algue de l'immortalité ». Il descend alors au fond de la mer, au fond de l'océan primordial, l'*Okeanos* grec, c'est-à-dire le grand vide, la grande obscurité, la grande concavité. Il arrache l'algue de l'immortalité et commence à remonter vers le monde des morts, pour sauver Enkidu.

On dit que lorsque Gilgamesh s'allongea pour se reposer, un serpent lui déroba l'algue. Le serpent est un symbole de sagesse. En Inde, on le trouve sous le nom de Nâga, c'est-à-dire le serpent, le cobra à lunettes, symbole de sagesse et de discernement.

Sur les sarcophages égyptiens et sur leurs statues, on trouve également un serpent au milieu du front : c'est l'*Uraeus* égyptien, lui aussi symbole de sagesse, de discernement. C'est l'œil de *Dangma*, dont parlent également les hindous modernes, c'est-à-dire le troisième œil au milieu du front, qui permet de voir les choses au-delà de leur apparence.

Le serpent lui ayant enlevé la plante de l'immortalité, Gilgamesh ne peut plus sauver Enkidu, qui restera au fond des enfers. Mais les dieux le récompensent pour avoir accompli tant de prouesses. Selon la version babylonienne, ils lui accordent une récompense qui est à la fois une récompense et une malédiction. Dès lors, Gilgamesh ne mourra jamais ; il devient l'Immortel. Il continuera à vivre à travers les hommes. Au début, le héros se réjouit et pense qu'il peut continuer à vivre même si Enkidu n'est plus à ses côtés. Mais l'arbre qu'il aimait se dessèche, les hommes et les femmes qu'il aimait meurent, la ville d'Uruk est détruite ; Lagash disparaît, les rivières s'assèchent, tout change... mais lui, il reste.

Et si Gilgamesh était en nous ?

De là le mythe de Gilgamesh, l'immortel qui traverse le temps, qui traverse toutes les époques, toutes les humanités.

Les tablettes disent : « Toi qui me lis, à l'époque où tu vis, parmi tous tes semblables, parmi tous ceux qui sont avec toi, Gilgamesh est toujours présent ». À quoi cela fait-il référence ? Cela signifie-t-il qu'il existe un homme qui, à travers toute l'humanité, n'est jamais mort, et qui change simplement de vêtements sans que nous nous en rendions compte ? Ou bien y a-t-il peut-être une signification plus intérieure ? Cela ne signifie-t-il pas plutôt qu'il existe en quelque sorte un Gilgamesh en chacun de nous ? Quelqu'un qui rêve, qui veut combattre des dragons, traverser des montagnes et qui veut savoir s'il est vraiment immortel ?

Nous savons que les cycles biologiques excluent la vie perpétuelle. Mais nous savons aussi qu'au-delà du biologique et du temporel, certains éléments peuvent perdurer parce qu'ils ne sont pas soumis au temps.

Dans toutes les littératures et dans tous les anciens enseignements, dans les légendes antiques et les différentes religions, on nous transmet des leçons similaires. Je crois, d'une certaine manière, à l'échelle qui peut nous mettre en contact avec notre Gilgamesh intérieur, avec ce fils d'Enlil, avec Enkidu, le « double lumineux » ; pour cela, nous devons avoir des rêves, des affirmations et des pensées suffisamment grandes et puissantes.

Est-il possible de réveiller le Gilgamesh qui est en nous ?

Lorsque, par exemple, nous parlons de l'Acropole en relation avec ces mythes, nous faisons référence à *l'Acro-polis*, c'est-à-dire à la « cité haute » ; nous faisons référence à ce phénomène psychologique qui consiste à avoir en nous une « cité haute », une montagne qui nous permette d'être nous-mêmes élevés dans nos idéaux, élevés dans notre force.

Imaginez une lance. Lorsqu'elle est dressée, lorsqu'elle est verticale, alors, c'est une lance ; mais lorsqu'elle est à l'horizontale, lorsqu'elle est

jetée au sol, ce n'est plus qu'un bâton. Quelle est la différence entre un bâton et une lance ? La verticalité et le sens. Quelle est la différence entre une petite branche et une flèche ? La branche est immobile et la flèche traverse les airs. Quelle est la différence entre le tas de bulles formé par un détergent dans une machine à laver et la mousse merveilleuse sur les côtes de la mer ? La mousse de la mer s'est formée du choc d'une vague, venue de nombreux kilomètres, contre le granit, contre l'adversité. Il est nécessaire que nous puissions revenir en nous-mêmes, prendre conscience de notre atemporalité, faire émerger en nous ce que nous avons de grand et d'important. Nous pouvons tous faire émerger ce qui est grand et important.

Mon intention n'est pas d'exposer une théorie abstraite, mais de vous dire, de personne à personne, qu'il peut exister cette capacité de verticalisation, cette capacité de voir les choses, non dans leur aspect superficiel, mais dans leur aspect profond. Une lampe n'est une lampe que lorsqu'elle contient une lumière – car sans cette lumière, elle cesserait d'être une lampe et ne serait qu'un assemblage de métal et de verre. De même, un être humain n'est pas un être humain parce qu'il a deux yeux, des cheveux, des bras et des jambes, mais parce qu'il a quelque chose de plus, quelque chose qui le différencie en tant qu'être humain : une vie intérieure.

Cette vie intérieure réside en chacun de nous. Elle ne peut pas être extraite de manière simple, mais de manière profonde et forte. L'homme a la taille de ce qu'il ose faire.

Regardez un enfant faire ses premiers pas ; s'il veut atteindre quelque chose tout en bas, il n'a pas besoin de se mettre sur la pointe des pieds, mais combien il s'efforce de le faire pour attraper une friandise qui lui plaît ! Si nous avons la même volonté simple qu'un enfant pour faire les premiers pas, de nous mettre sur la pointe des pieds pour atteindre ce que nous voulons saisir !

Le mythe de Gilgamesh toujours aussi actuel

Il suffit de faire ce geste. Il suffit d'avoir cette résolution pour que commence à naître en nous Gilgamesh, le vainqueur du dragon. Ce Gilgamesh qui pourrait dire à nouveau : « Je suis une porte qui laisse passer le vent, qui n'attrape rien ; je suis un vase qui laisse s'écouler l'eau, qui ne la retient ni ne l'asservit ». Ce Gilgamesh qui peut descendre au fond de la mer en quête de l'immortalité.

Ces impulsions, ces vertus et ces forces qui ne sont qu'endormies en nous, n'ont pas disparu.

Je tiens à vous dire que ce mythe de Gilgamesh, bien qu'il soit très ancien, est néanmoins très nouveau et très actuel. Je ne crois en aucun cas que le monde d'aujourd'hui soit plus matérialiste que le monde d'il y a mille ou deux mille ans, comme beaucoup le disent. Il l'est peut-être même moins, même si cela semble paradoxal. Chez l'homme moderne, comme chez l'homme de toutes les époques, cette force d'élévation existe. Ce que nous devons faire, c'est essayer de voir quelle part en nous est capable de s'élever, quelle part de nous est capable d'attraper ces étoiles et de les ramener sur Terre.

Je sais que, parfois, nous sommes dans la nuit ; il est vrai que nous vivons une période sombre où le matérialisme est omniprésent. Je sais qu'il y a de l'exploitation, qu'il y a de l'ignorance, je sais qu'il y a des luttes, qu'il y a de la violence, qu'il y a de l'incompréhension pour beaucoup de choses... Mais je sais aussi que dans la nuit la plus sombre, si nous parvenons à allumer un petit foyer, il nous éclairera et nous réchauffera, et de plus, il sera visible de très loin. Et si nous parvenons à allumer de nombreux foyers sur la Terre, nous reproduirons le phénomène céleste des étoiles allumées.

Nous devons oser rêver trois fois – comme Gilgamesh – d'une hache lumineuse pour que descende à nos côtés notre compagnon d'aventures. Nous devons recréer en nous la

force capable de vaincre le destin et les astres. Puisse chacune des difficultés et des épreuves n'être qu'un tremplin sous nos pieds ; ainsi, chacun de nous portera – à l'intérieur de lui – le vieux Gilgamesh. Nous garderons le souvenir de nos prouesses et nous pourrons quitter ce monde sans jamais partir, car nous resterons, d'une certaine manière, au-delà de ces grands trompeurs que sont le temps et l'espace.

Ne disons pas que nous n'avons pas d'opportunité ! L'opportunité historique se présente aujourd'hui comme elle s'est présentée à Sumer, à Rome ou comme elle se présentera dans mille ou deux mille ans. La véritable opportunité se trouve dans notre propre monde environnant et dans notre propre capacité à la vivre. C'est pourquoi je vous dis que ce mythe de Gilgamesh, si complexe à étudier du point de vue théologique, est si simple à comprendre dans une petite conversation philosophique.

Ce mythe de Gilgamesh est actuel, ici et maintenant. Ce mythe de Gilgamesh, c'est nous-mêmes. ■

Article extrait d'une conférence donnée par Jorge Angel Livraga, publiée en version complète :

<https://biblioteca.acropolis.org/el-simbolo-de-gilgamesh/>

Traduction par Denis Abeille

Crédit image : Wikipedia

Vous pouvez également l'écouter dans sa version intégrale en podcast <https://www.buzzsprout.com/293021>

© Nouvelle Acropole

Science et philosophie

Jorge Alvarado PLANAS

« La science est une découverte des lois qui relient les causes aux résultats, une grande connaissance de la nature, de l'univers et de nous-mêmes » .

Jorge Ángel Livraga.



La science et la philosophie autrefois inséparables sont devenues deux sciences distinctes depuis l'apparition de la méthode expérimentale scientifique et des sciences dites positives. Pourtant, elles s'influencent l'une et l'autre et sont nécessaires pour une compréhension complète de l'univers et de l'homme.

Sur la porte d'entrée de l'Académie platonicienne, figurait la phrase : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ».

La philosophie a besoin du soutien concret de la science et celle-ci, à son tour, sans la philosophie, perd de sa profondeur, de son esprit critique et de son activité créatrice.

La philosophie serait donc pour la science ce que l'âme est pour le corps ou ce que la forme est pour la matière.

De la philosophie des sciences

On confond souvent la philosophie des sciences avec l'histoire des sciences. Il s'agit pourtant de deux domaines distincts, même s'il est clair que toute tentative d'approche philosophique des sciences devra nécessairement s'appuyer sur une certaine perspective historique, en relation avec l'évolution des idées, dans un cadre spatio-temporel concret.

La philosophie des sciences, tout comme la philosophie de l'histoire, reste toujours de la philosophie. Et la philosophie, qu'elle porte sur la science, l'art, la politique ou tout autre domaine, a besoin d'un cadre historique et temporel afin de comprendre les relations de causes et d'effets qui se produisent dans l'évolution des idées, à chaque moment de la civilisation. Mais, dans ce cas, l'histoire sera un

soutien, une aide à la compréhension pour le développement de la philosophie des sciences.

La philosophie des sciences est donc l'étude et la connaissance des principes et des méthodes, des structures mentales et des types de relations entre les événements, que la science en général et les différentes sciences en particulier, utilisent pour appréhender leur objet de recherche. C'est notamment le cas dans la nature et l'univers, ou chez l'être humain et ses activités, comme par exemple le langage, la logique, l'histoire, la sociologie ou la psychologie.

Le fondement philosophique de la science permet l'application correcte des syllogismes de la pensée inductive et déductive, l'utilisation efficace des symboles et des formules mathématiques, l'application pratique des hypothèses et des théories, ainsi que la création cohérente de structures pour les lois et principes scientifiques, de manière à parvenir à une interprétation satisfaisante du monde.

Lois, principes et théories

Les lois et principes scientifiques sont des généralisations d'observations, et les théories sont des interprétations des lois.

Mais, bien souvent, les théories vont au-delà des simples données d'observation, afin d'expliquer de nouvelles situations.

Par conséquent, elles ne proviennent pas directement de l'expérience ou de l'expérimentation, comme c'est le cas pour les lois. C'est pourquoi la connaissance théorique découle d'influences mutuelles et de changements de pensée plus complexes et holistiques.

Il s'agit d'une connaissance qui présuppose à la fois l'existence de la subjectivité de l'être pensant et celle d'hypothèses et de conjectures. Et c'est là que la philosophie revêt une grande utilité et s'avère même indispensable. Il convient toutefois de souligner qu'il ne faut ni confondre ni effacer les frontières qui séparent la science et la philosophie. Il est indispensable non seulement qu'il existe une distinction entre elles et leurs domaines de connaissance, mais aussi qu'elles puissent coexister en se complétant harmonieusement.

Science et philosophie : l'harmonie au-delà de l'opposition

Les raisons suivantes contribuent à ce que cela se produise :

1. Les découvertes et inventions révolutionnaires ne sont pas toujours en accord avec les considérations et les présupposés philosophiques établis par ceux qui les ont initiées, ni avec les principes acceptés auxquels sont soumis les critères d'appréciation des philosophes. Cependant, ces découvertes peuvent souvent servir de base à de nouvelles révisions en profondeur de la philosophie. De même, l'inverse se produit, comme le dit K. Popper : « D'un point de vue historique, les sciences occidentales actuelles proviennent des considérations philosophiques des Grecs sur le monde, sur l'ordre de l'univers ».

2. L'inconvénient des sciences actuelles provient de l'absence de réflexion philosophique sur la nature ultime des choses. Il en résulte une activité scientifique déficiente, incertaine et douteuse, dans laquelle il n'existe pas de forme certaine de métaphysique philosophique.

3. La recherche scientifique présuppose l'interprétation de l'univers à un moment historique concret, selon un système d'idées

donné et généralement accepté (le «paradigme »), qui doit être cohérent, logique et nécessaire, et capable d'interpréter tous les éléments de l'expérience. Et ce système de « vision du monde » est philosophique.

4. Les concepts philosophiques et scientifiques sont soumis à des transformations et à des adaptations et ne peuvent donc être ni « évidents », ni « définitifs », comme les qualifieraient Descartes, la « nouvelle science » des Lumières et le néo-rationalisme moderne.

5. L'évolution de la civilisation a besoin de dynamisme, d'un esprit d'aventure qui relie la philosophie et la science, de manière à couvrir tout le spectre de l'expérience humaine tout en garantissant l'indépendance et l'intégrité de chaque science prise séparément. Ce n'est qu'ainsi que la spécialisation et l'interdisciplinarité scientifique holistique pourront coexister en parfaite harmonie.

Tout au long de l'histoire de la science et de la philosophie, nous constatons que les révolutions de la pensée humaine et du progrès se sont produites presque toujours lorsqu'il existait entre elles une relation harmonieuse et une influence mutuelle, et non lorsqu'il y avait une confrontation violente ou une homogénéité et une absence de différenciation de leur champ d'action.

On trouve un exemple de relations de confrontation dans les périodes historiques de la Contre-Réforme et celle des Lumières jusqu'à Kant, durant laquelle la philosophie, dont la religion détenait le monopole, était en conflit ouvert avec le nouvel horizon scientifique. À l'inverse, on trouve des exemples de relations d'identification et d'absence de différenciation dans la période médiévale en Occident, ou dans la période byzantine en Orient gréco-romain, où la science était considérée comme une simple branche de la philosophie. ■

Crédit image : Adobe.stock.com N°884536384. Galilée revu par l'IA.

Texte traduit du site <https://biblioteca.acropolis.org> par Michèle Morize et Denis Abeille

Apocalypse, passage d'un monde à l'autre

Alain GENSBURGER

Membre de Nouvelle Acropole Paris 5

Constatant la multiplicité et la gravité des crises que nous traversons, l'auteur, analyste jungienne, propose de lire *L'Apocalypse de Jean* comme le récit symbolique d'une destruction/reconstruction permettant l'émergence de nouveaux mondes.

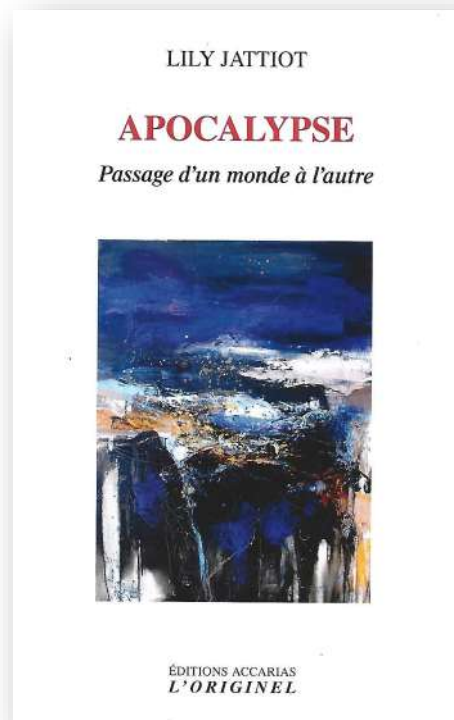
L'homme est présenté comme étant, de tout temps, un être religieux, vivant immergé dans le sacré et dont la vie psychique est partie intégrante du réel. Il y a une réalité de l'âme, tant individuelle que collective.

Au-delà de l'homme, c'est l'univers entier qui est constitué de matière et d'esprit. Tenter d'évacuer cette spiritualité, au profit d'une matérialité objectivable, ne peut se traduire que par la manifestation violente d'un retour de refoulé.

L'univers, dans son immensité, est apparu et disparaîtra. Il en va de même des animaux, des plantes, des hommes et des civilisations. Tout système porte en lui sa construction, sa transcendance – sa capacité à atteindre un niveau supérieur – puis sa propre destruction, sa capacité à mourir pour laisser place au renouvellement nécessaire à la poursuite de la vie.

De la voie impersonnelle à la voie personnelle

C'est ainsi qu'est introduite l'Apocalypse, tant comme récit, dans son historicité, que dans sa dimension symbolique, elle intemporelle. De la destruction d'une Babylone corrompue jusqu'à l'émergence d'une Jérusalem céleste, on assiste à la fusion d'êtres dispersés et multiples qui se réunissent dans l'unicité d'une communauté d'âmes tournée vers le bien commun.



Autour de cette aspiration vers l'unité, l'auteure aborde les différences entre les spiritualités d'Orient et d'Occident. L'une, la voie d'Orient, est qualifiée de voie « impersonnelle » tendant vers l'abandon de soi au profit de l'immersion dans l'Un, la goutte d'eau qui rejoint l'infini dans l'océan. Mais l'auteur reproche à cette voie une forme de négation de la personne, d'une maltraitance de l'ego que l'on ne trouve pas dans la « voie d'Occident ». C'est en effet en Occident que s'est développée la « voie de la personne », celle l'émergence du sujet, de l'énoncé d'un « Je » et elle insiste sur l'importance et la singularité de ce développement.

Les crises majeures que nous traversons ne sont pas vues comme des événements cycliques dans un temps circulaire et fermé, mais comme une promesse de développement dans le temps inachevé d'une création à parfaire. Pour l'humanité, il s'agit d'accéder à plus de maturité d'être. ■

À lire

Apocalypse, passage d'un monde à l'autre

Lily JATTIOT

Éditions Accarias L'origine, 2024, 222 pages, 19 €

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2026 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

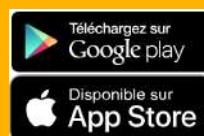
la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com -



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone